



PAROISSE ORTHODOXE DE LA SAINTE ET VIVIFIANTE CROIX

LA ROUMANIE, PATRONNE DE L'ORTHODOXIE

La propagation de l'hésychasme vers les terres slaves et roumaines au XIV^e siècle fut surtout le résultat des relations que ces pays orthodoxes entretenaient avec les centres de rayonnement hésychaste, à savoir le Mont Athos et la Bulgarie. Aux siècles suivants, les pays roumains diversifièrent leurs relations avec les pays de tradition orthodoxe, embrassant tout l'Orient orthodoxe, du fait notamment de sa soumission aux Turcs. De façon constante jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, les princes roumains, de par la générosité de leur soutien matériel des orthodoxes sous domination musulmane, s'avérèrent les successeurs tant des *basileis* byzantins que des tsars serbes et bulgares. Au-delà de l'aspect matériel de ces relations, on devrait voir une « véritable interaction grâce à laquelle l'Église et les pays roumains prennent conscience de leur place et affirment leur fonction spécifique à l'intérieur de l'unité orthodoxe ». C'est grâce à la protection matérielle accordée par les voïevodes roumains à tout l'Orient orthodoxe que les échanges spirituels les plus variés ont pu se nouer et se développer entre les Églises et les monastères valaques et moldaves et les Églises, monastères et lieux saints, en particulier l'Athos, Jérusalem et le Sinai.

Après la chute de la ville impériale de Constantinople en 1453, l'espoir des patriarches œcuméniques se dirigea vers les pays roumains, seuls restés libres dans leur proximité immédiate. C'est ainsi qu'aux XVI^e et au XVII^e siècles, presque tous les patriarches œcuméniques, accompagnés de prélats et de moines, firent des voyages, parfois des mois durant, en Valachie et en Moldavie, en quête de subsides ou même, pour certains d'entre eux, pour y demeurer, ayant perdu leur trône. Ainsi, le premier patriarche après la chute de Constantinople à résider en Valachie (1486-1488 et 1496-1498), comme métropolite de l'Église de Valachie, fut saint Niphon II (11 août). Moine du Mont Athos, hésychaste renommé, maître et père spirituel de Neagœ Basarab, futur voïevode de Valachie, Niphon fut déposé deux fois comme patriarche de Constantinople avant d'être invité par le voïevode de Valachie, Radu le Grand, de prendre la direction de l'Église de Valachie. Là, il réorganisa la vie ecclésiastique du pays, créant deux nouveaux diocèses, avant de se retirer à la Sainte Montagne, où il mourut en 1508. Il fut canonisé en 1517 sur l'insistance de Neagœ Basarab, l'un des princes roumains les plus généreux envers tout l'Orient chrétien.

En 1641, le voïevode moldave Vasile Lupu, «protecteur de toute l'Église œcuménique et successeur très digne des *basileis* byzantins», paya toutes les dettes du patriarcat (une somme très importante) et institua une commission spéciale pour gérer ses affaires financières. Par sa grande générosité et son autorité, Vasile Lupu exerça un fort ascendant sur toute l'Orthodoxie soumise aux Turcs.

Parmi les patriarches les plus connus de Constantinople qui firent de longs séjours dans les pays roumains, mentionnons Cyrille Lukaris, Athanase Patellaros, Parthène IV (mort à Bucarest après 1688) et Denys IV, hiérarque érudit, qui oignit comme voïévode de Valachie Constantin Brancoveanu.

Reconnaissant le rôle exceptionnel que la Valachie joua pour la sauvegarde des peuples orthodoxes soumis par les Turcs, le patriarche Sophrone octroya en 1776 au métropolite de Valachie Grégoire II et à ses successeurs le titre honorifique de *locum tenens* du siège de Césarée de Cappadoce.

Les liens tissés avec «l'Église-mère» de Jérusalem par les pèlerinages de fidèles et de moines roumains au Saint Sépulcre datent de temps immémoriaux. La vie érémitique aux déserts de la Palestine servit même de modèle pour le monachisme roumain primitif. Plus tard, des liens formels se nouèrent entre la Valachie et le patriarcat de Jérusalem, au temps du voïévode Neagœ Basarab (1512-1521), qui fit de grands dons à l'église de Sion et aux églises environnantes. Les «princes de Valachie» contribuèrent à la restauration du monastère de Saint-Sabbas à Jérusalem au début du XVI^e siècle. Les XVII^e et XVIII^e siècles virent se multiplier les voyages et les séjours des patriarches de Jérusalem dans les pays roumains. Ainsi le patriarche Théophane (1607-1644) fit quatre voyages en Moldavie, et chaque fois il reçut, soit des monastères, soit des terres dédiés au Saint Sépulcre, soit même, en 1632, de la part du prince Vasile Lupu, le paiement de toutes les dettes de son patriarcat. C'est la raison pour laquelle un de ses successeurs, le patriarche Dosithée (1669-1707), disait que «depuis la chute de Constantinople, aucun *basileus* ou seigneur n'a fait un plus grand bien au siège patriarcal de Jérusalem» que ce prince roumain. Quant à l'érudit patriarche Dosithée, qui exerça son ministère pendant presque quarante ans, on pourrait dire que «sa véritable résidence était à Bucarest et à Jassy, et nullement à Jérusalem», qu'«il fit des pays roumains un deuxième siège du patriarcat de Jérusalem». À l'exemple de leurs précurseurs, tous les autres patriarches de Jérusalem des XVII^e et XVIII^e siècles visitèrent les pays roumains et entretenirent avec eux des rapports étroits.

Il en va de même des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche : pendant de longs siècles ils entretenirent des relations étroites avec les pays roumains et y effectuèrent de fréquents voyages. Le fameux patriarche d'Alexandrie, Cyrille Lukaris, qui séjourna plusieurs années en Valachie et en Moldavie, fut très attaché au peuple roumain et s'intéressa au sort des Roumains de Transylvanie opprimés par les calvinistes. Il répondit, en 1629, au prince Gabriel Bethlen, qui demandait son appui pour la conversion des Roumains au calvinisme, que son projet ne réussirait pas en raison des «liens de sang et de sentiments qui unissent tous les Roumains»; quant à lui, «le consentement reconnu ou tacite à cette action serait de notre part un péché que tous les supplices du monde ne pourraient racheter».

L'un des patriarches d'Antioche les plus célèbres au XVII^e siècle, Macaire III Zaim, entreprit un long voyage dans les pays roumains ainsi qu'en Russie, entre 1652 et 1659. En Valachie, où régnait Matthieu Basarab, et en Moldavie, Basile Lupu, le patriarche fut accueilli partout avec les plus grands honneurs et reçut des dons importants pour son Église. Un autre patriarche d'Antioche, Sylvestre le Chypriote (1724-1766), séjourna cinq ans dans les pays roumains. Les rapports des pays roumains avec la Sainte Montagne représentent le chapitre le plus important dans l'histoire des relations de ces pays avec l'Orient orthodoxe. Pendant cinq siècles, la république monastique de l'Athos jouit des plus grandes faveurs de la part des voïévodes et des hiérarques valaques et moldaves. Ainsi à peine saurait-on trouver sur l'Athos, à partir du

XIV^e siècle et jusqu'au XIX^e siècle, un coin de terre ou une époque qui ne porte pas les marques de la générosité fervente des Roumains.

Suite à la reconstruction du monastère athonite de Kutlumus au XIV^e siècle aux frais des voïévodes valaques et à l'installation dans cette laure des premiers moines roumains, les égards des voïévodes valaques envers Kutlumus ne cessèrent pas: le monastère fut considéré, pendant cinq siècles, comme «la grande Laure de la Valachie». Parmi les autres monastères athonites qui bénéficièrent d'une faveur particulière de la part des princes roumains figure la Grande Laure de saint Athanase, reconstruite par le prince Neagœ Basarab, qui lui accorda également une aide annuelle, et Matthieu Basarab y bâtit l'église de saint Michel le Confesseur. Neagœ Basarab rénova aussi le monastère de Dionysiou entre 1512 et 1515. Et après la canonisation en 1517 de son père spirituel, le patriarche Niphon II, qui vécut ses dernières années à Dionysiou, Neagœ y fit construire une chapelle sous le vocable de saint Niphon. En 1534, un incendie ayant détruit cette église, elle fut reconstruite aux frais de Pierre Rares de Moldavie. Le monastère de Dochiariou fut entièrement rebâti aux frais du prince Alexandre Lâpusneanu (1552-1568). Neagœ Basarab rebâtit partiellement le monastère de Vatopédi, et y fit construire une église sous la protection de la Mère de Dieu. Les monastères de Grigoriou et de Zographou comptent Étienne le Grand parmi leurs fondateurs, et Simonos Petra, Michel le Brave. L'église du monastère de Saint Pantéléimon fut rebâtie entre 1812 et 1819 aux frais de Scarlat Calimachi, prince de Moldavie.

Outre ces quelques exemples d'églises et de monastères athonites construits ou reconstruits par les voïévodes roumains, il faut mentionner les innombrables dons en argent, en icônes et en objets de culte, à toutes les communautés de la Sainte Montagne.

Parallèlement à ces dons, l'assistance roumaine au Mont Athos revêt, à partir du XVI^e siècle, une forme typique, celle des «monastères dédiés». Ainsi des dizaines de monastères, skites ou églises roumains, avec leurs propriétés, furent-ils soustraits à l'autorité de l'évêque local et mis sous la protection des monastères athonites. Cette situation, qui devait durer jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, favorisa les relations spirituelles avec la Sainte Montagne. En effet, une telle situation attira en Roumanie «de nombreux moines étrangers, facilitant les échanges de livres et de manuscrits, orientant les influences spirituelles, iconographiques et artistiques, maintenant vivants l'unité de la tradition spirituelle et le lien entre les Églises». Ces échanges sont toujours allés dans les deux sens.

Comme le constata l'historien Porfiri Uspenski: «Aucun autre peuple n'a fait autant de bien à l'Athos que les Roumains».

La générosité des princes roumains se manifesta également envers les monastères des Météores, de Janina, du Péloponnèse, de Halki, Paros, Rhodes et même de Chypre.

UN PRINCE HÉSYCHASTE: NEAGŒ BASARAB

La littérature patristique et d'inspiration hésychaste arrivée en Roumanie par le biais des relations multiples avec le Mont Athos, avec les anciens centres de culture orthodoxe, ainsi qu'avec la Russie, trouvera dans les monastères roumains le milieu idéal pour une vigoureuse éclosion. À partir du XV^e siècle, les grands monastères deviennent de véritables écoles de copistes, où les documents patristiques en slavon (langue officielle et de culture jusqu'au XVIII^e siècle) seront multipliés et répandus non seulement à travers le monachisme roumain, mais souvent au-delà du Danube, dans le monde bulgare et serbe.

Cependant les Roumains ne se sont pas bornés à copier les manuscrits patristiques arrivés dans leur pays; il existe, du XV^e au XVII^e siècle, une littérature originale, écrite sur le sol roumain par des moines et des laïcs. Le chef-d'œuvre littéraire et théologique de cette époque, *Les*

enseignements de Neagœ Basarab à son fils Théodose, représente une «synthèse magistrale de la culture médiévale roumaine et la première création de valeur universelle de cette littérature». Bien que les sources historiques concernant la personne de voïévode de Valachie Neagœ Basarab (1481-1521) soient assez pauvres, sa personnalité est clairement mise en lumière par ses œuvres exceptionnelles. L'histoire et la culture médiévales roumaines montrent Neagœ comme «un bienfaiteur hors pair de l'Orthodoxie, aussi bien en Valachie et dans les autres pays roumains que dans tout l'Orient et le monde slave du sud», le plus grand bâtisseur d'églises et de monastères du XVI^e siècle, «ami des lettres» et «homme de culture». La Roumanie lui doit un nombre impressionnant - vu la brièveté de son règne - d'œuvres d'architecture. Pour le Mont Athos, il est le «grand bienfaiteur de toute la Sainte Montagne», et les églises de Constantinople, du Sinai, de Jérusalem et de Serbie le comptent parmi leurs «fondateurs».

Neagœ Basarab a légué à la postérité deux monuments des plus remarquables: le célèbre monastère de Curtea de Argei, et un ouvrage savant, les *Enseignements* à l'intention de son fils Théodose: une «cathédrale de pierre» et une «cathédrale littéraire», qui se reflètent réciproquement. Pour la majestueuse et élégante église de Curtea de Argei (dont une fresque représente le fondateur dans toute la magnificence d'un *basileus* byzantin), ses contemporains le louaient à l'égal d'un nouveau Justinien, comparant son église à Sainte-Sophie de Constantinople. Par ses *Enseignements*, il prit aux yeux de la postérité la stature d'un «patriarche des voïévodes roumains», d'un législateur qui codifia les conceptions politiques et religieuses de son temps et la conduite d'un prince chrétien.

Neagœ Basarab fut profondément influencé dès sa jeunesse par la spiritualité monastique; d'ailleurs, toute son époque était dominée par la spiritualité hésychaste. Le futur voïévode avait effectué dans ses jeunes années de longs séjours parmi les moines de Bistrita, foyer de culture monastique, semblable en importance à celui de Neamts en Moldavie. L'ex-patriarche de Constantinople, saint Niphon, hésychaste connu, fut son pédagogue et son père spirituel. Que Neagœ Basarab ait essayé lui-même de réaliser le type d'un monarque hésychaste n'est pas surprenant: à l'époque, boyards, mères, épouses et filles de voïévodes quittaient leur famille pour revêtir l'habit monastique. Despina, la femme de Neagœ Basarab prit elle aussi le voile monacal après la mort du voïévode en 1521.

Les *Enseignements* s'inscrivent dans la ligne de la spiritualité de saint Nicolas Cabasilas, une spiritualité hésychaste «adaptée» à des laïcs. Neagœ Basarab croit donc à la possibilité pour chacun d'atteindre la perfection chrétienne sans quitter le monde et sans se retirer dans la solitude, tout en exerçant ses propres fonctions, depuis le voïévode jusqu'au plus humble de ses sujets.

Au terme d'une vie pourtant courte, déjà affaibli par la maladie et voyant sa mort proche, le pieux voïévode voulut laisser à son fils et à la postérité un guide de conduite, qui soit comme un testament reflétant l'expérience de sa propre vie, au cours de laquelle il s'est efforcé «non seulement de gouverner son royaume, mais aussi d'aimer le Seigneur de toute son âme par des bonnes œuvres». Si la première partie de son livre est adressée spécialement à Théodose et à ceux qui lui succéderont à la tête de l'état, leur présentant les grandes lignes de sa conception de la monarchie de droit divin, dans la deuxième partie les thèmes se multiplient, et en sa qualité d'«oint de Dieu», le voïévode s'adresse à tous, mû par un grand amour. Ce qui l'intéresse le plus, c'est que chacun vive selon la volonté de Dieu, en conformité avec ses commandements qui conduisent à la perfection personnelle et au salut éternel.

Œuvre au contenu essentiellement spirituel et moral, les *Enseignements* fondent leur argumentation sur une théologie biblique et patristique dans la ligne la plus fidèle à la tradition orthodoxe; l'auteur puise abondamment dans l'Ancien Testament, dans les Évangiles et les Pères de l'Église. Certaines sentences de l'auteur, témoignant d'une haute expérience spirituelle, mériteraient d'être insérées dans une collection philocalique.

LE RENOUVEAU HÉSYCHASTE AU XVIII^e SIÈCLE

Si le XIV^e siècle fut pour l'Orient orthodoxe l'époque par excellence du «mouvement hésychaste», le XVIII^e siècle fut celui de la *Philocalie* (littéralement, «amour de la beauté»). En fait, il s'agit dans les deux cas d'un renouveau spirituel dû à des personnalités monastiques qui incarnèrent dans leur vie et dans leur œuvre l'esprit de la tradition la plus authentique du monachisme, où l'accent est mis sur l'expérience mystique de l'union avec Dieu par la purification, la garde du cœur et la prière pure. Ce renouveau fut lancé par la publication, presque simultanément, de la *Philocalie* grecque à Venise en 1782 et sa version slavonne intitulée *Dobrotoliubie* à Saint-Pétersbourg en 1793. La parution de la *Philocalie* représente le grand événement spirituel de l'Orthodoxie de l'époque, aux conséquences les plus bénéfiques pour le monde spirituel et culturel roumain, russe et grec.

Dans la période précédant le renouveau philocalique, la vie monastique, et tout particulièrement celle des petites communautés (skites), dans les pays roumains, malgré les signes d'une décadence, se développait dans la tranquillité, encouragée tant par les princes que par les métropolitains du pays. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le nombre de monastères et de skites augmenta considérablement en Moldavie et en Valachie. La vie érémitique des skites fut préférée à celle des grandes communautés.

L'historien russe Serge Tchétverikov décrit comme suit la situation des monastères en Moldavie dans la première moitié du XVIII^e siècle: «À cette époque, la Moldavie était l'un des fleurons du monde orthodoxe... La Moldavie, gouvernée par des pieux princes, était à tous points de vue une région favorable à une existence paisible et à la prospérité des monastères orthodoxes. Les chroniques font continuellement état de constructions de monastères par les princes, les boyards et autres gens aisés. En retour, les donateurs exigeaient des monastères qu'ils jouent un rôle civilisateur dans les domaines de la morale et de la religion».

Dans les monastères, il y avait des bibliothèques importantes qui contenaient de nombreux manuscrits et parmi les moines, beaucoup étaient cultivés; on rencontre souvent, dans les documents des monastères, des noms de moines accompagnés de l'épithète *didascalos* ou «rhéteur». Il y avait aussi non seulement des écoles élémentaires, mais des écoles supérieures où l'on enseignait la poétique, les mathématiques, la théologie, les langues grecque, slavonne et roumaine.

La Valachie connut justement à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles une époque culturelle des plus florissantes, sous le règne de saint Constantin Brancoveanu (1654-1714) (16 août) et le métropolitain Antime l'Ibère (c. 1650-1716). En 1688 Constantin Brancoveanu fut élu voïévode de Valachie, charge qu'il exécuta avec douceur et patience pendant 25 ans, jouant un habile jeu d'alliances diplomatiques afin de préserver son pays des ennuis de ses puissants voisins, en particulier l'empire Ottoman. Il fonda de nombreuses églises et monastères en Valachie et devint un des grands patrons des orthodoxes sous domination musulmane. Mais la Valachie n'était pas entièrement indépendante des Turcs et en 1714 Constantin Brancoveanu fut arrêté à Bucarest, avec sa famille et son principal conseiller, sur ordre du sultan. Amené à Constantinople, on tenta de le faire devenir musulman, mais il refusa de renier la foi chrétienne. Il fut torturé, et lui et ses quatre fils et son conseiller furent décapités le 16 août 1714.

L'épouse du prince, avec les autres membres de sa famille, échappa à la mort grâce à une énorme rançon versée par les chrétiens; elle put récupérer les reliques des martyrs qui furent déposées à l'église Saint-Georges-le-Nouveau à Bucarest.

Saint Antime (27 septembre), originaire de Géorgie, était soumis à l'esclavage pendant de longues années à Constantinople. Il apprit néanmoins plusieurs langues (le grec, le turc, l'arabe, le slavon et le roumain) et une fois affranchi, il enseigna l'art des icônes brodées et la sculpture sur bois. Invité à s'installer en Valachie en 1690 par le voïevode Constantin Brancoveanu, Antime apprit l'art de la typographie, devint responsable de la typographie princière, puis moine et prêtre. Son intérêt pour l'édition et la typographie ne le quitta pas, même quand il fut élu higoumène du monastère de Snagov, puis évêque de Rimnic et en dernier lieu métropolite de la Valachie. Saint Antime édita environ 63 livres ecclésiastiques et spirituels, dont un bon nombre écrits par lui-même en plusieurs langues. Il organisa des écoles dans tout le pays et il fonda à Bucarest le monastère de Tous-les-Saints, qui aujourd'hui porte son nom. En 1716, deux ans seulement après le martyre de Constantin Brancoveanu, saint Antime, accusé par les Turcs d'avoir intrigué pour soumettre la Valachie à l'empire autrichien, fut déposé, aveuglé et envoyé en exil, mais les soldats de son escorte le noyèrent en chemin. C'est grâce à ses éditions que la langue roumaine devint langue liturgique de l'Église, qui jusqu'alors utilisait exclusivement le slavon.

La situation en Transylvanie, toujours sous domination autrichienne, était beaucoup moins propice à la floraison du monachisme que dans les deux autres pays roumains. En fait, la foi orthodoxe était menacée à la fois par la puissance dominante, catholique, qui cherchait à nuire sinon détruire l'Orthodoxie, et par des missionnaires calvinistes, qui y introduisaient des idées de la Réforme protestante. Cette période connut trois grands confesseurs de la foi orthodoxe: saint Iorest d'Oradéa, saint Sabas de Transylvanie et saint Joseph du Maramouresh (tous sont célébrés le 24 avril). Saint Iorest, moine de Putna en Moldavie, fut choisi en 1640 pour devenir métropolite d'Oradéa en Transylvanie. En 1643 il fut emprisonné pendant neuf mois ; relâché, il se réfugia en Moldavie. En 1657 on lui confia l'évêché de Chous, mais il mourut quelques mois plus tard. Saint Sabas fut élu métropolite de Transylvanie en 1656, charge qu'il occupa pendant 24 ans, affirmant le peuple dans la foi. En 1680 le prince d'Oradéa le fit déposer et emprisonner. Il endura des souffrances pendant trois ans, puis il fut libéré seulement sur le point de rendre son âme. Saint Joseph était originaire de Maramouresh dans le nord de la Transylvanie. Il devint évêque de cette ville en 1690 et dut combattre vaillamment pour maintenir l'unité religieuse du peuple roumain de la Transylvanie. En 1701 il fut convoqué à Vienne, dans le but de lui faire renoncer à sa foi, et par la suite il fut traîné devant le tribunal de Sibiu, emprisonné, relâché grâce aux efforts du peuple et du clergé, arrêté de nouveau en 1705, puis relâché mais sans autorisation d'exercer sa charge épiscopale. Il mourut en 1711. La vénération de ces trois confesseurs de la foi fut confirmée par l'Église de Roumanie en 1992.

Avant même les parutions de la *Philocalie* grecque et slavonne, «l'événement philocalique» était déjà depuis un demi-siècle une réalité puissante dans l'Orthodoxie roumaine où, pour la première fois dans leur histoire, les textes philocaliques étaient traduits en langue moderne. La «Philocalie de Dragomirna» est un manuscrit de 626 pages daté du 4 mai 1769, contenant une bonne partie des textes qui entreront dans la *Philocalie* de Venise, traduits en roumain.

À l'origine de ce mouvement qui conduisit au «réveil» des écrits philocaliques se trouve le starets Païssii Velitchkovski, qui, après un long séjour au Mont Athos, devint higoumène des monastères de Neamts et de Sécu en Moldavie. Païssii eut comme précurseur le starets Basile de Poiana Mărului, que certains considèrent comme le premier maître et auteur hésychaste dans

l'Orient orthodoxe des temps modernes. Son ascendance sur la personnalité de Païssii et son influence sur le monachisme orthodoxe ne sauraient être minimisées.

Le starets Basile de Poiana Mârului («la clairière du pommier») serait né en 1692 et mort le 25 avril 1767. Selon toute vraisemblance, Basile était ukrainien. Avant de franchir les frontières de la Valachie, il vécut en Russie et dans les montagnes de Mochentski (Ukraine). Obligé de quitter son pays, lorsqu'on a interdit aux moines de Russie de vivre en ermites, Basile et beaucoup d'autres ascètes s'installent dans les skites de Moldavie et de Valachie. Après une vingtaine d'années au skite de Dalhautsi, Basile bâtit, avec l'aide du voïévode Constantin Mavrocordat, le skite de Poiana Mârului où il se transporta avec douze moines. C'est sans doute dans ce skite qu'il écrivit son œuvre, tandis que sa renommée se répandait dans tout le pays et même au-delà. Organisé selon les principes de vie hésychaste et les règles de saint Basile le Grand et celles du Mont Athos, le skite de Poiana Mârului deviendra bientôt le centre hésychaste le plus important du pays. Onze skites de la région se trouvaient sous la direction spirituelle de Basile. Ainsi Poiana Mârului attirait-il des moines de partout, même du Mont Athos. Un moine athonite nota à l'époque: «Poiana Mârului en Roumanie est devenu la deuxième Sainte Montagne», un véritable «centre de culture orthodoxe». En 1750, le starets Basile, en voyage au Mont Athos, tonsura et reçut comme moine son «disciple» Platon-Païssii Vélitchkovski.

C'est surtout à travers ses écrits, qui témoignent d'une riche originalité, que nous connaissons la personnalité de Basile. Par ces écrits, il inaugure dans la culture roumaine un nouveau genre de littérature religieuse, qui sera continué et approfondi par Païssii Velitchkovski et son école.

Subtil connaisseur et interprète des Saintes Écritures et de la littérature ascétique, fervent pratiquant de la prière spirituelle, le starets Basile nous a laissé une œuvre peu étendue mais qui, déjà en son temps, fut assimilée aux écrits les plus célèbres de la tradition hésychaste, avec lesquels elle a été copiée et rassemblée dans de nombreux recueils. Des écrits du starets Basile, il ressort avec une nette évidence que la préoccupation centrale de sa vie fut de raviver la pratique de la prière de Jésus. Le plus souvent il la désigne par les termes «activité de l'intellect» (ou mentale), «prière intérieure», ou encore «pratique intérieure», lorsqu'il s'agit de son premier stade, pratique; il lui réserve au contraire les termes «prière spirituelle», «prière contemplative» ou «prière du cœur», lorsqu'elle est devenue un don de l'Esprit Saint.

Il était important de souligner d'emblée la distinction entre prière de Jésus «pratique» et prière de Jésus «contemplative» dans les écrits de Basile, pour comprendre son insistance, peu commune, sur le devoir de tout chrétien, moine ou laïc, de la pratiquer. Pour lui, la prière de Jésus est, parmi les diverses pratiques ascétiques, le moyen par excellence de purifier l'âme des passions et de garder l'intellect à l'abri des tentations. Ainsi, la prière de Jésus n'est pas seulement une prière contemplative réservée à une élite purifiée des passions, mais elle est comme une épée remise entre les mains de tous, même débutants, pour combattre pensées et passions. Mieux que celle des très célèbres *Récits d'un pèlerin russe*, cette orientation de Basile rendrait compte de la pratique effective des moines hésychastes, notamment en Russie et en Roumanie. Les conseils du starets Basile sur la prière ont connu un grand succès non seulement dans le monachisme roumain et russe, mais par ce truchement, parmi les fidèles orthodoxes partout, puisque ces conseils devaient être intégrés dans le «renouveau philocalique».

LE STARETS PAÏSSII VÉLITCHKOVSKI

C'est l'illustre disciple du starets Basile, Païssii Vélitchkovski, qui a non seulement continué l'œuvre de son maître, mais qui est, avec les auteurs athonites de la *Philocalie* grecque, à l'origine du renouveau philocalique dans les pays de tradition orthodoxe au XIX^e siècle, renouveau qui se prolonge jusqu'à nos jours. Païssii n'était pas seulement l'initiateur de ce

courant philocalique et un fervent traducteur des œuvres ascétiques, son charisme exceptionnel était surtout celui d'un vrai père spirituel, rayonnant de sainteté: «Il réunissait en lui, de façon étonnante, la sainteté de sa vie personnelle, le goût de l'étude, une capacité remarquable d'organisation de la communauté monastique, le don d'attirer à soi et de nourrir spirituellement une foule nombreuse de disciples, de fonder près de lui une grande école d'ascèse spirituelle orthodoxe, et enfin un grand talent littéraire».

Païssii naquit le 21 décembre 1722 dans la famille du doyen de la cathédrale de Poltava (Ukraine), Jean Vélitchkovski. Selon l'usage de l'époque, Pierre (son nom de baptême) commença ses études par la lecture des psaumes et du *Livre des Heures*, à l'école, puis à la maison, sous la direction de son frère Jean, prêtre à la cathédrale. De tempérament silencieux, doux, timide et réservé, le starets avoue dans son *Autobiographie* «sa soif inaltérable de lecture et de prière» qui le poussa dès son jeune âge à lire toute la Bible, les vies des saints, les homélies de saint Jean Chrysostome et les discours d'Éphrem le Syrien, ainsi que d'autres livres, et aussi à prier en silence, à l'écart de tous».

Entre 1735 et 1739, Pierre fit ses études à l'Académie de Kiev. Malgré ses qualités intellectuelles et ses bons résultats, Pierre trouva peu de satisfaction dans l'enseignement, influencé par la scolastique occidentale. Peu à peu, grâce à la lecture des Écritures et des Pères de l'Église et à la fréquentation des ermitages voisins de Kiev, le désir de la vie monastique prit le dessus sur son zèle pour les études. À l'âge de quatorze ans, il avait déjà compris l'essentiel de la vie chrétienne, à savoir la loi de l'amour, et il se fixa comme règle de ne jamais juger son prochain, même si ses péchés étaient évidents, de ne jamais nourrir de haine contre qui que ce soit, et de pardonner de tout son cœur à ceux qui l'auraient offensé.

En 1740, ayant terminé le premier cycle de l'Académie, Pierre décida de quitter l'école et d'embrasser la vie monastique. C'est alors que commence une longue période pendant laquelle il cherchait un véritable guide spirituel et en même temps un lieu convenable à la vie monastique qu'il souhaitait. Le parcours de Pierre l'amena d'abord à plusieurs monastères en Ukraine, où il devient rasophore en 1741 sous le nom de Platon. Une rencontre avec un moine, possesseur de nombreux textes ascétiques et bon connaisseur des Pères, qui avait vécu dans les monastères roumains et voulait y retourner, fut pour lui décisive. Platon comprit que le monachisme roumain était plus florissant que celui de son pays et qu'il devait suivre la voie de tant de moines qui avaient quitté leur patrie pour la Roumanie. Au début du Carême 1743, il se rend dans la région de Buzau en Moldavie, où existait une quarantaine de skites éparpillés sur les collines des montagnes environnantes. Dans plusieurs de ces skites vivaient des moines russes, serbes et bulgares fuyant les malheurs de leurs pays. Platon s'arrêta tout d'abord au skite de Dâlhàuti, puis passa au skite de Trâisteni, tous les deux se trouvant sous la direction spirituelle du starets Basile de Poiana Marului. C'est là qu'il fit connaissance avec des offices religieux célébrés selon les usages du Mont Athos «avec beaucoup de piété et de ferveur». Là aussi, il trouva la solitude, le silence et des pères spirituels selon son cœur. Désireux d'une vie encore plus solitaire, Platon passa, après deux ans de séjour à Trâisteni, au skite de Cîrnul, auprès de l'hésychaste Onuphre, qui parla de la vie solitaire, les passions spirituelles et corporelles, la lutte de la pensée contre les démons.

Platon séjourna presque quatre ans en Valachie; il apprit la langue roumaine et acquit une telle sagesse et une telle expérience qu'on l'appelaient le «jeune vieillard». Mais le Mont Athos était le rêve de sa plus tendre jeunesse. En Valachie, où l'influence de l'Athos, par les mouvements de moines dans les deux sens, était si forte, ce rêve devait prendre un contour de plus en plus précis. Et voilà que le temps de sa réalisation était arrivé. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il

arriva à la Laure de saint Athanase le 4 juillet 1746, puis il se dirigea vers le monastère de Pantocrator, ayant appris que des moines slaves habitaient dans les alentours. Là, il se vit attribuer un petit ermitage à proximité du monastère.

Bientôt, Platon se mit à visiter les moines, à la recherche d'un guide spirituel selon son cœur. Mais il n'en trouva pas, car le Mont Athos traversait à cette époque une profonde crise spirituelle; il dut s'en remettre à la Providence et demeurer solitaire. Platon vécut ainsi presque quatre années dans la retraite et le silence. En 1750, le starets Basile vint en visite au Mont Athos. Il y rencontra son disciple de Valachie et s'enquit de sa vie d'ermite. Le vénérable starets lui exposa, selon l'enseignement des Pères, les dangers qu'encourt l'érémitisme total et lui conseilla de recevoir avec lui quelques frères pour mener une vie communautaire. Avant de regagner la Valachie, Basile tonsura son disciple moine et lui donna le nom de Païssii.

Obéissant à son starets, Païssii accepta de prendre avec lui un jeune moine roumain, Bessarion, qui l'en avait supplié «avec des larmes». Au cours des quatre années suivantes, il reçut en tout huit frères, tous d'origine roumaine. Lorsque les premiers Slaves arrivèrent dans la communauté païssienne, l'office, jusqu'alors chanté en roumain, fut célébré alternativement en roumain et en slavon. La communauté de Païssii franchit une nouvelle étape avec son ordination au sacerdoce en 1758. Dès lors, le nombre de frères augmenta de plus en plus. Le manque d'espace les contraignit à déménager dans le Skite de saint Élie. Le renom et l'amour dont jouissait Païssii étaient si grands que l'on venait de toute la Sainte Montagne admirer la beauté et la régularité exemplaire des offices ainsi que la vie de soumission et de charité dans la communauté païssienne. Même l'ex-patriarche Séraphim, qui vivait dans le monastère de Pantocrator, avait le starets Païssii comme père spirituel.

Le nombre toujours croissant de frères et les difficultés matérielles de la vie au Mont Athos déterminèrent le starets et ses moines à aller vivre dans un monastère de Moldavie. En 1763, après dix-sept ans de vie sur la Sainte Montagne, Païssii et ses moines, au nombre de soixante-quatre, firent voile vers la Moldavie. Ils gagnèrent le nord du pays, la Bucovine, et s'installèrent au monastère de la « Descente du Saint Esprit », à Dragomirna, mis à leur disposition par le métropolite Gabriel de Jassy. Rapidement le starets organisa la vie du monastère selon les canons traditionnels du monachisme orthodoxe, misant en particulier deux vertus : la pauvreté personnelle et l'obéissance inconditionnelle.

Le nombre de moines augmentant de plus en plus - à la fin de leur séjour à Dragomirna, ils étaient quelque trois cent cinquante -, Païssii dut ordonner plusieurs prêtres qu'il établit comme confesseurs et surveillants des moines. C'était le commencement d'une mission qui dépassait les rapports d'un seul homme avec ses disciples et qui allait bientôt s'étendre au monde laïc.

À Dragomirna, Païssii avait inauguré une coutume qui devait avoir une grande et bienfaisante influence. Pendant tout l'hiver et jusqu'à la Semaine Sainte, il réunissait le soir les moines dans le réfectoire et faisait une lecture des écrits des Pères, suivie d'entretiens concernant leur enseignement et d'exhortations. Un jour cette lecture se faisait en russe, un autre jour en roumain. Le séjour de la communauté païssienne dans ce monastère dut prendre fin lorsque la Bucovine fut englobée dans l'Empire autrichien ; le 14 octobre 1775, Païssii et ses moines se fixèrent dans le monastère de Sécu.

Seul le manque de place les gênait pourtant. Pour y remédier le starets s'adressa au prince Constantin Moruzi, sollicitant une aide matérielle en vue de construire de nouvelles cellules. Mais le prince, sur le conseil du métropolite, assigna à la communauté de Païssii le plus grand monastère du pays, Neamts, à quelques kilomètres de Sécu. La majeure partie de la communauté quitta alors Sécu pour se fixer à Neamts le 14 août 1779.

Depuis lors, Païssii eut la charge des deux monastères. À Neamts la communauté s'agrandit assez vite, au point de compter sept cents moines. Un hôpital et de nouvelles cellules furent bientôt construits et on prit aussi des dispositions pour loger et nourrir les pèlerins et les pauvres. Le monastère de Neamts fut la dernière et la plus importante étape de la vie du starets Païssii et de sa communauté. Elle excella par une immense activité littéraire; deux équipes de traducteurs, de copistes et de critiques, Païssii en tête, travaillaient sans relâche à la révision et à la traduction des écrits philocaliques en slavon et en roumain. Ainsi, Païssii « fit de sa laire de Neamts le centre et le flambeau du monachisme orthodoxe, l'école de la vie hésychaste et de la culture spirituelle pour tout l'Orient orthodoxe».

Le couronnement de ce travail de traduction des textes ascétiques des Pères anciens fut d'abord, déjà à Dragomirna en 1767, la réalisation d'une *Philocalie* roumaine, puis, en 1793, la publication à Saint-Petersbourg de la *Philocalie* slavonne, *Dobrotoliubie*. Païssii lui-même traduisait surtout en slavon, puisque plusieurs autres moines pouvaient traduire en roumain, alors que peu étaient en mesure de traduire en slavon. Quelques textes traduits en roumain à Neamts furent publiés au XVIII^e siècle, d'autres seulement après que le monastère de Neamts eut acquis sa propre imprimerie en 1807. Outre son travail de traduction et de correction de textes patristiques, Païssii écrit lui-même quelques petits ouvrages, notamment des lettres au sujet de la vie monastique, qui furent publiées par le monastère d'Optino en 1847.

Le nom du starets et de son monastère était universellement connu dans le monde orthodoxe. Des moines, des fidèles ou des personnalités ecclésiastiques venaient de partout pour le voir, ou du moins correspondaient avec lui. Vers la fin de sa vie, le don des larmes lui fut accordé. Voici comment le grec Constantin Caragea décrit Païssii, après une rencontre avec celui-ci: «Pour la première fois de ma vie, j'ai vu la sainteté incarnée et non dissimulée. J'ai été impressionné par son visage lumineux et pâle, exsangue, par sa barbe touffue et longue, brillante comme de l'argent, par la propreté de ses vêtements et de sa cellule. Sa parole était douce et sincère... Il avait l'air d'un homme totalement détaché de la chair».

Païssii mourut le 15 novembre 1794, à l'âge de soixante-douze ans, et fut enterré dans l'église du monastère où sa tombe est encore vénérée aujourd'hui. Il laissait après lui deux communautés, à Neamts et à Sécu, avec plus que mille moines, Roumains, Russes, Serbes, Bulgares et Grecs.

LE PROLONGEMENT DU «PAÏSSIANISME» AU XIX^e SIÈCLE

Aussitôt après la mort du starets Païssii, ses disciples perpétuèrent la mémoire de leur maître non seulement par la prière, mais aussi en appelant leur communauté «païssienne». Les caractéristiques du «païssianisme» se résument en quelques points principaux: l'organisation cénobitique de la vie monastique, la renaissance de l'esprit hésychaste et son introduction dans la vie communautaire, et l'étude biblique et patristique, conjuguée avec la traduction de la littérature philocalique.

Le starets Païssii n'a pas été un réformateur au sens propre du terme, mais plutôt un rénovateur du monachisme sur ses bases traditionnelles et il a excellé surtout dans la synthèse. Ses grandes communautés et l'apologie qu'il fait du cénobitisme montrent sa conviction que la personne ne peut pas se réaliser en dehors de la communauté, où chacun apporte et reçoit de l'autre sa richesse spirituelle propre et se maintient dans l'équilibre du discernement et de l'humilité, vertus primordiales qui seules peuvent promouvoir la communion sincère et l'amour entre les hommes. D'autre part, en faisant renaître l'esprit hésychaste dans la communauté même, Païssii réconcilie la vie cénobitique et l'hésychasme, qui ne sont d'ailleurs séparées que lorsqu'on oublie l'essentiel même du monachisme.

Le prolongement de l'œuvre de Païssii s'est accompli avec des accents propres en Russie et en Roumanie. En Russie, par la renaissance du *starcestvo* («institution» des starets), le mouvement embrassa bientôt après la mort de Païssii des dizaines de monastères, avec les conséquences majeures sur le peuple et sur l'intelligentsia russes. En Roumanie, il suscita un renouveau cénobitique et, grâce à des personnalités ecclésiastiques comme Benjamin Costachi, métropolite de Moldavie (1803-1842), et Grégoire le Didascale, métropolite de Valachie (1823-1834), il triompha aussi dans l'organisation épiscopale de l'Église et dans la littérature ecclésiastique des Roumains.

Pendant une bonne partie du XIX^e siècle, le monastère de Neamts était, au dire d'un visiteur français en 1850, «une sorte de capitale (pour les monastères de Moldavie), le but des pèlerinages saints, la Jérusalem du pays». Pourtant les signes d'un certain déclin, qui allait s'aggraver dans la deuxième partie du XIX^e siècle, à l'époque de la sécularisation des biens monastiques, ne manquèrent pas d'apparaître.

Un des plus illustres disciples de Païssii fut le starets Georges. Il rejoignit la jeune communauté de Païssii déjà au skite de Saint Élie au Mont Athos, puis le suivit aux trois fondations en Roumanie. En 1781, après 24 ans auprès du starets Païssii, Georges quitta le monastère de Neamts avec l'intention de retourner définitivement au Mont Athos. Mais s'arrêtant à Bucarest, il fut convié par le métropolite Grégoire II à abandonner son projet de retourner au Mont Athos en faveur de la fondation de nouvelles communautés cénobitiques en Valachie. Georges s'installa donc au skite abandonné de Cernica (à dix kilomètres de Bucarest), puis il établit une deuxième fondation à Caldarusani.

Cernica devint rapidement un des grands centres monastiques du pays. En 1807, l'année de la mort du starets Georges, entrant au monastère de Cernica un jeune roumain, qui devint moine un an plus tard sous le nom de Callinique. En 1818, à l'âge de 30 ans seulement, à cause de ses qualités exceptionnelles, Callinique fut élu higoumène du monastère, charge qu'il accomplit pendant 32 ans dans une grande ascèse et avec beaucoup de douceur, de bonté, d'humilité et d'amour. En 1850, il accepta la dignité épiscopale pour l'évêché de Rimnic, alors vacant depuis dix ans et dans un état déplorable. Callinique déploie alors une immense activité pour restaurer le diocèse: il rouvre le séminaire qui était fermé; il bâtit une nouvelle cathédrale, ainsi que de nouveaux bâtiments pour la résidence de l'évêque et le séminaire; il fait construire le monastère de Frasinei; il installe une imprimerie à Rimnic. En 1866 il se retire comme simple moine au monastère de Cernica, où il mourut en 1867. Exemple du moine, higoumène et évêque parfaits, saint Callinique de Cernica (11 avril) fut canonisé en 1955 et il demeure «le plus aimé et le plus vénéré des saints roumains».

UN DEUXIÈME RENOUVEAU PHILOCALIQUE AU XX^e SIÈCLE

En 1859 a eu lieu un événement politique de grande importance pour les pays roumains : la Moldavie et la Valachie se sont joints en un seul nouveau pays, la Roumanie, réunissant ainsi la grande majorité des roumains. La Transylvanie restait sous domination autrichienne jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, lorsque l'empire austro-hongrois fut démantelé et la Transylvanie unie à la Roumanie.

Les réformes concernant la vie monastique après l'union de la Moldavie et de la Valachie marquèrent cependant un tournant négatif pour le monachisme et la vie spirituelle. La sécularisation des biens monastiques, allant jusqu'à la confiscation des objets liturgiques, fit bientôt place, sous l'influence de la mentalité laïciste du temps, à une tentative clairement anti-monastique. Bien des monastères furent fermés ou transformés en églises paroissiales, prisons

ou hospices; un décret limita la prise d'habit monastique. «Le courant païssien tarit; le rayonnement spirituel des monastères s'obscurcit; la littérature patristique tombe dans l'oubli et l'esprit séculier s'efforce de conquérir droit de cité dans l'enceinte même de la théologie.» Pourtant la tradition de la prière hésychaste ne s'éteignit pas totalement elle se poursuit dans certains monastères et skites, alors que nombre de moines, en quête de solitude, prenaient le chemin de l'Athos; le monachisme roumain garde précieusement la mémoire de la période païssienne comme un idéal: «il s'efforce toujours, à travers l'heure sévère de l'histoire, de recouvrir, dans son ensemble, l'ordre, la clarté, la vigueur créatrice de la période païssienne». C'est au XX^e siècle, après la Première Guerre mondiale, que la Roumanie connaît une nouvelle période de floraison spirituelle, marquée dans tous les domaines, notamment la spiritualité, la théologie, la vie monastique et la littérature. Dans ce sens, la longue période de l'« interlude communiste » de 1948 à 1990, n'a fait que ralentir un mouvement qui touchait non seulement les milieux ecclésiastiques et monastiques, mais aussi les intellectuels, le monde culturel et les fidèles.

Parmi toutes les personnalités qui contribuèrent à ce renouveau spirituel, un en particulier se démarque par la force de sa personnalité, sa foi, son témoignage - il fut emprisonné quatre ans par les communistes -, son érudition, l'ampleur de son œuvre écrite et son influence, non seulement en Roumanie, mais dans tout le monde orthodoxe, «auteur principal du renouveau philocalique en Roumanie après la [Deuxième] guerre»: le père Dumitru Staniloae (1903-1993). Tandis que la vie monastique roumaine de l'entre-deux guerres connaissait un important redressement sous l'influence de quelques grands spirituels, parmi l'intelligentsia de l'époque on assistait à une redécouverte de la spiritualité hésychaste et de la prière de Jésus. Si des questions telles que les fondements métaphysiques de l'Orthodoxie, les relations entre l'Église et la culture, et l'identité roumaine, ont été soulevées, ce fut parce que nombre d'intellectuels roumains étaient influencés par la «philosophie des lumières» venue d'Occident, fondamentalement athée et rationaliste. L'Orthodoxie se trouvait ainsi confrontée à différentes philosophies religieuses mettant en cause sa vérité et son opportunité. Dans ce mouvement spirituel et culturel, plusieurs revues jouèrent un rôle important, notamment *Gândirea (La Pensée)* de Bucarest, publié de 1921 à 1944, et *La Revue Théologique* de Sibiu. Professeurs d'université, philosophes, écrivains et poètes collaboraient à *La Pensée* et y confrontaient leurs idées sur les problèmes évoqués ci-dessus. Ils ont réussi à faire découvrir à l'intelligentsia roumaine le vrai visage de l'Orthodoxie: union étroite du dogme et de l'expérience spirituelle, du Dieu totalement inaccessible dans son «essence», mais participable dans ses «énergies». Le directeur de *La Pensée*, Nicéphore Craïnic, lui-même philosophe, poète et professeur de théologie, écrivait sur la spiritualité hésychaste et la prière de Jésus, ainsi que sur d'autres sujets concernant l'Orthodoxie. Dans un premier temps, c'est dans les pages de *La Pensée* que plusieurs grands poètes chrétiens célébraient dans leurs poésies les grands mystères de la foi chrétienne.

De son côté le père Dumitru Staniloae préconisait une culture divino-humaine; il présentait la spiritualité orthodoxe roumaine comme une synthèse de la spiritualité commune aux peuples d'Orient et de la culture latine, « une synthèse originale entre l'esprit latin ouvert, joyeux et lumineux, et la spiritualité mystique, la profondeur de l'Orthodoxie...», l'équilibre entre le rationnel et le mystère.

Le père Dumitru Staniloae exerça une influence positive tout d'abord parmi les milieux théologiques, où l'esprit scolastique régnait depuis qu'un nombre de manuels de dogmatique avaient été traduits du russe ou du grec en roumain. Jeune étudiant en théologie, il se rendit

compte, dès son premier contact avec la dogmatique, de la discordance entre la science théologique, avec ses définitions métaphysiques, et la vie spirituelle du peuple qui «vit» Dieu dans une expérience directe et profonde. Il fut donc amené à approfondir la théologie palamite d'abord dans une étude intitulée «La voie vers la lumière divine chez saint Grégoire Palamas» (1929), puis dans son livre *La vie et l'enseignement de saint Grégoire Palamas* (1938). Il apparaît ainsi comme l'un des pionniers de la renaissance des études palamites à l'époque moderne. En 1943, le père Dumitru publie *Jésus Christ ou la restauration de l'homme*, un «maître-livre» dans la littérature orthodoxe de ce temps pour la contribution qu'il apporte dans le domaine de la sotériologie. Selon les Pères, le salut est avant tout la restauration ontologique de la nature humaine dans la Personne de Jésus Christ. En Christ, l'homme s'avance vers l'accomplissement de soi-même. Devant lui s'ouvrent les perspectives de la déification, à laquelle tous sont appelés de par la création. Les moyens objectifs pour y parvenir sont présents dans l'Église, «le lieu où l'on avance vers la résurrection, le laboratoire de la résurrection». Personnellement, l'homme doit s'engager dans le combat contre les passions et pour la purification, ce qui suppose une direction spirituelle et une connaissance des lois qui régissent la vie intérieure.

C'est ainsi que le père Dumitru fut amené dans les années suivant la Deuxième Guerre mondiale à entreprendre une nouvelle *Philocalie* et son impression. Le texte de la *Philocalie* roumaine a été établi sur une base beaucoup plus large que celui de la *Philocalie* grecque et même de la *Philocalie* russe. Dans la ligne de la *Philocalie* de Nicodème, l'éditeur roumain offre une édition pourvue d'un cadre documentaire solide. Plus encore - et cela constitue son originalité parmi toutes les éditions philocaliques - il accompagne les textes des commentaires si nécessaires pour leur juste interprétation. Les quatre premiers volumes de la *Philocalie* roumaine ont été imprimés en 1947-1948 et les six derniers entre 1976 et 1982.

Dans la même ligne de la spiritualité philocalique s'inscrit aussi le cours de théologie mystique que le père Dumitru Staniloae professa à la Faculté de théologie de Bucarest dans les années cinquante, et qu'il fit imprimer en 1981 comme troisième volume de sa *Théologie morale orthodoxe*. C'est une synthèse magistrale de la spiritualité orthodoxe, présentant le processus de l'union du fidèle avec Dieu dans le Christ. Les étapes principales de ce processus, purification, illumination et déification, constituent respectivement le titre et l'objet de chacune des trois parties de ce livre.

La *Philocalie* roumaine répondait au puissant renouveau de la prière de Jésus qui s'était déjà esquissé parmi l'intelligentsia de l'entre-deux guerres. « Si [la *Philocalie*], remarque le père André Scrima, a trouvé une réelle audience, si un gain spirituel incontestable a suivi son apparition..., si elle a su retrouver sans peine sa fonction ecclésiale et traditionnelle, c'est qu'elle a été d'emblée soutenue, embrassée, nous dirions enveloppée par le renouveau parallèle de la vie hésychaste. L'éclosion philocalique roumaine se situe au point de convergence d'une proclamation du témoignage écrit et du renouveau de la vie de prière».

Ce renouveau hésychaste ou philocalique eut une influence importante dans la vie spirituelle de la Roumanie, en particulier dans le monachisme roumain et dans les milieux intellectuels et culturels. Le renouveau du monachisme roumain, après le déclin du XIX^e siècle, remonte également à la période de l'entre-deux guerres. C'est le starets Joannice Moroi du monastère de Sihastria en Moldavie qui inspira un souffle nouveau au monachisme roumain après les épreuves de la sécularisation des biens monastiques en 1864. De son « école » de Sihastria sont issus la plupart des higoumènes et pères spirituels qui ont fécondé et fécondent encore de nos jours la vie monastique roumaine.

Après avoir acquis une riche expérience spirituelle sur la Sainte Montagne (1890-1900) et au monastère de Neamts (1900-1909), Joannice fut nommé higoumène de Sihastria, un skite en ruines, presque abandonné, qu'il fit renaître et transforma en un florissant monastère cénobitique. Étant le seul prêtre au monastère, il célébra chaque jour pendant vingt ans les offices et la Divine Liturgie. Le starets Joannice rayonna par une vie d'ascèse et de prière, par son humilité et sa disponibilité aux autres, par le don des larmes et celui de guérison. «Avant tout, il nous enseignait par l'exemple de sa vie, par sa patience, son humilité et sa disponibilité», se rappelle le père Cléopas, un de ses disciples. «Il insistait pour que nous priions sans cesse: en marchant, en mangeant et en travaillant. Il nous disait: Pères et frères, soyez pénétrés de la crainte de Dieu; gardez votre intellect et votre cœur de toute tentation par la prière de Jésus, et ne faites rien sans conseil et sans obéissance». Le grand mérite du starets Joannice fut d'avoir formé spirituellement nombre de disciples qui, après sa mort, ont continué sa «tradition», à Sihastria surtout, mais aussi dans d'autres monastères moldaves.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la parution des premiers volumes de la *Philocalie* roumaine et les réformes de la vie monastique promulguées par le Saint Synode de l'Église roumaine en 1950 marquèrent un nouveau tournant positif dans le monachisme roumain. Dans les grands monastères furent créés des séminaires ou des écoles techniques, le nombre de moines augmenta considérablement, tandis que l'esprit philocalique régnait partout:

L'expérience la plus intéressante de renouvellement monastique s'est déroulée dans la Roumanie contemporaine: par sa règle de 1950-1953, le patriarche Justinien a organisé, pourrait-on dire, un monachisme de contemplatifs en pays de mission; enracinés dans la tradition du "silence spirituel", de la "prière perpétuelle", les moines doivent pratiquer le service social, le travail intellectuel et manuel, ils doivent participer à cette transformation de la nature qu'exalte le communisme, mais en lui donnant le caractère d'un "travail mystique de transformation de la nature et de déification". Assomption aussi des âmes par la prière: que les moines, dit le patriarche, "accomplissent le devoir de la prière" en faveur "de ceux qui ne savent pas, ne veulent pas ou ne peuvent pas prier, et spécialement de ceux qui n'ont jamais prié".

Entouré de quelques grands spirituels comme Païssii, Gérassime, Joël, Émilien, Daniel, Pétronius, Cyrille et beaucoup d'autres, le starets Joannice peut être considéré comme le père du monachisme roumain au XX^e siècle. Parmi les nombreux enfants spirituels du starets Joannice, c'est le père Cléopas qui incarnait le mieux son héritage spirituel. Né en 1912, Constantin Ilié, le futur père Cléopas, est issu d'une modeste famille de paysans moldaves. Il ne reçut qu'une éducation élémentaire puis il fut chargé avec ses frères de garder le troupeau familial. Il fut le disciple du père Païssii, ermite du skite de Cozancea et en 1929, Constantin entra dans la communauté de Sihastria. Il prononça ses vœux monastiques en 1937 et reçut le nom de Cléopas. Pendant ces années, il exerça l'activité de berger. En juin 1942, à la surprise des autres moines du monastère, le moine Cléopas fut rappelé au skite pour remplacer l'higoumène Joannice Moroï, malade, qui le désigna comme son successeur. En décembre 1944, Cléopas fut ordonné diacre et prêtre en janvier 1945. Il fut ensuite nommé officiellement higoumène de Sihastria. En 1948, surveillé par les organes politiques - la police secrète communiste, la *Securitate* de triste mémoire -, le père Cléopas se retira six mois dans les forêts entourant Sihastria. En 1949, il fut nommé higoumène du monastère de Slatina-Soutchéava, où il se rendit accompagné de trente moines de Sihastria. Au monastère de Slatina, le père Cléopas posa les fondements d'une communauté qui allait bientôt compter plus de quatre-vingts moines. Entre 1952 et 1954 il fut traqué de nouveau par la *Securitate*; aussi dut-il se réfugier encore dans les monts

Stanishoara. Après plus de deux années de vie érémitique, il fut rappelé au monastère par le patriarche Justinien.

En 1956, le père Cléopas retourna à Sihastria, et au printemps 1959, il se retira pour la troisième fois dans les monts de Neamts où il passa plus de cinq ans. À l'automne 1964, il revint au monastère de Sihastria comme père spirituel de toute la communauté. Il y enseigna sans interruption pendant trente-quatre ans, aussi bien les moines que les laïcs, jusqu'au 2 décembre 1998, quand il remit son esprit entre les mains du Christ. Comme saint Séraphim de Sarov, sa vie monastique comportait ainsi trois parties: la vie communautaire, la vie érémitique, et une dernière période de direction spirituelle ouverte à tous, moines et laïcs.

Son retour au monastère en 1964, après cinq ans de vie érémitique, fut celui d'un homme transfiguré par la grâce, et c'est à partir de ce moment-là que des foules immenses accoururent à Sihastria pour rencontrer un saint homme, recevoir de lui une consolation et des conseils pour la vie spirituelle et celle de tous les jours. Dans son humilité le père Cléopas ne comprenait pas cette affluence des foules vers lui, mais il répondit à ceux qui étaient dans le besoin comme à un appel de Dieu. Jusqu'à sa dormition en 1998, il se dévoua inlassablement au service de ses nombreux enfants spirituels et visiteurs. Il aurait préféré vivre dans la solitude, mais les exigences de la charité s'imposèrent à lui jusqu'à l'épuisement. Le père Cléopas fut amené à organiser ses journées en les divisant en trois parties : pendant la nuit, il priait et prenait un peu de repos ; pendant une partie du jour, il lisait les saintes Écritures et les œuvres des Pères et il écrivait; puis il se consacrait à ses enfants spirituels et aux pèlerins. Pressé par ses disciples, le père Cléopas accepta de mettre par écrit ses enseignements spirituels. Il a ainsi laissé une œuvre considérable rédigée de sa propre main. Douze volumes d'entretiens enregistrés ont également été publiés.

Si le père Cléopas représente la continuité avec la tradition hésychaste monastique roumaine, pendant et après la Deuxième Guerre mondiale apparut une nouvelle forme, ou plutôt un nouveau rayonnement, de l'hésychasme en Roumaine, à l'extérieur des murs des monastères mais dans la pure tradition spirituelle orientale, qui ne conçoit aucune séparation entre une spiritualité «monastique» et une spiritualité «dans le monde». À Bucarest, ce renouveau hésychaste eut néanmoins pour centre le monastère d'Antime et pour inspirateurs quelques pères spirituels renommés, tels que Daniel, Bénédicte et Sophian.

En 1943, un groupe d'intellectuels, moines et laïcs, passionnés d'hésychasme et de la prière de Jésus, se constitue discrètement sous le nom de «Buisson Ardent». Le groupe du Buisson Ardent a été formé sur l'inspiration du poète Sandu Tudor, qui deviendra le père Daniel du monastère d'Antime, et d'un moine russe, anciennement du monastère d'Optino, connu comme «Jean l'Étranger». Le Buisson Ardent devint un lieu de réflexion sur un renouveau de l'orthodoxie à travers l'hésychasme, contre l'institutionnalisation de la foi et l'officialisation de la tradition spirituelle au sein d'une Église nationale. Ses réflexions ne se cantonnaient pas au domaine religieux mais s'ouvraient à tous les champs du savoir, mis en perspective par la théologie. Il se proposait de faire vivre parmi les intellectuels la foi orthodoxe dans son expression hésychaste, faisant de la recherche scientifique et de toute activité humaine un lieu de rencontre avec Dieu et avec les hommes. Dans cette perspective, la nature - matière de recherche - retrouve son sens primordial que le péché obscurcit et pervertit, celui de langage entre l'homme et Dieu; elle s'imprègne de l'énergie de la prière continuelle et participe avec l'homme à sa transfiguration et déification.

Le Buisson Ardent visait à établir un rapport entre la spiritualité hésychaste et la prière de Jésus, et le monde moderne:

Il se proposait de faire vivre parmi les intellectuels la foi orthodoxe dans son expression hésychaste qui fait de la recherche scientifique et de toute activité humaine un lieu de rencontre avec Dieu et avec les hommes. Dans cette perspective, la nature - matière de recherche - retrouve son sens primordial que le péché obscurcit et pervertit, celui de langage entre l'homme et Dieu; elle s'imprègne de l'énergie de la prière continuelle et participe avec l'homme à sa transfiguration et déification.

Pourquoi le Buisson Ardent? Le père André Scrima nous fournit une réponse:

Dans la tradition spirituelle de l'Église d'Orient, le *Buisson Ardent* marque un véritable «lieu» mystique, discret peut-être, mais très haut: révélation du nom ineffable, du mystère marial, vision ignée de l'eucharistie et de la *théosis* (voir le bel hymne de saint Syméon le Nouveau Théologien, septième prière préparatoire à la communion dans l'office orthodoxe); il résume spontanément les thèmes essentiels de la spiritualité hésychaste.

C'est dans le cadre du Buisson Ardent que le père Daniel composa l'«Acatliste du Buisson Ardent,» chef-d'œuvre poétique glorifiant la Mère de Dieu, la «Mère de la prière continuelle», que le poète Vasile Voiculescu écrivit le poème «Voyage vers le lieu du cœur,» et que le compositeur Paul Constantinescu créait un *Canon*, pièce musicale homophone et chorale, sur le texte de la prière de Jésus. En fait, la poésie d'inspiration hésychaste, suscitée par la *Philocalie* et mise en avant par le cercle du Buisson Ardent, est devenue une caractéristique de la scène religieuse et spirituelle de la Roumanie pendant la deuxième moitié du XX^e siècle.

Bien que le groupe du Buisson Ardent se réunissait discrètement et que ses intérêts ne touchaient pas, directement au moins, la politique, la police secrète roumaine, qui eut vent des activités du Buisson Ardent, y mit fin brutalement en arrêtant la plupart de ses membres ; tous sont allés en prison sauf André Scrima. Certains membres du groupe meurent en prison, d'autres sortiront des années plus tard et sont marginalisés dans les milieux intellectuels et par l'Église roumaine. Le Buisson Ardent a néanmoins eu une très grande influence sur la spiritualité roumaine au XX^e siècle et son rayonnement continue de se répandre, grâce en partie à la publication à Bucarest en 1996 du livre d'André Scrima, *Le temps du Buisson Ardent, La tradition du Père spirituel dans le christianisme oriental*.

LA SAINTE ROUMANIE INTERNATIONALE

En plus du père Dumitru Staniloae, deux personnages représentent ce que l'on peut appeler « la sainte Roumanie internationale », phénomène devenu évident surtout après la Deuxième Guerre mondiale : saint Jean de Chozéba et le père André Scrima.

Saint Jean de Chozéba (5 août) est né en 1913. À l'âge de vingt ans, il entre au monastère de Neamts et, après avoir été consacré rasophore, il part en pèlerinage en Terre sainte. Il s'installe au monastère de Saint-Sabbas, où il y avait d'autres moines roumains. Il apprend le grec et pendant la Seconde Guerre mondiale, il est incarcéré avec tous les moines roumains, considérés par les Anglais comme ressortissants d'un pays ennemi (la Roumanie étant alliée avec l'Allemagne). De 1947 à 1953, il est higoumène du monastère roumain dans la vallée du Jourdain, mais il aspire à la vie solitaire de prière. En 1953 il se retire dans une grotte près du monastère de Chozéba (Hozevitul en roumain) pour y mener une vie d'hésychaste. Il meurt en 1960 ; vingt ans plus tard, on découvre son corps incorrompu et l'Église de Roumanie le canonise en 1992. Le père André Scrima, figure attachante et originale, grand spirituel et intellectuel, philosophe, mathématicien, théologien, était un homme d'une grande ouverture, engagé dans un dialogue avec une très large gamme de personnalités et de groupes, ayant lui-même des intérêts les plus

variés, depuis l'hésychasme dans la tradition orientale, la spiritualité occidentale, les mouvements religieux d'Inde, la symbolique, l'art... André Scrima est né en 1925 en Transylvanie, dans une famille d'intellectuels. En 1942, après la mort prématurée des ses parents, il s'installe à Bucarest. D'une grande précocité intellectuelle, il s'inscrit à quinze ans à l'université ; il fait des études en philosophie, mathématiques et physique. Il s'intègre dans le groupe du Buisson Ardent, qui à cette époque se rassemblait au monastère d'Antime et parfois ailleurs.

En 1948, André Scrima commence des études approfondies de théologie sa thèse portera sur « Une anthropologie apophatique dans l'esprit de la tradition orthodoxe ». En 1956 il devient moine au monastère de Slatina. À cette époque, il a rencontré plusieurs personnalités politiques et culturelles indiennes en Roumanie. Servant d'interprète au patriarche Justinien, en 1958 il rencontre le vice-président de l'Union indienne, Radakhrisnan, qui, frappé par sa connaissance de la pensée hindoue, l'invite à passer deux ans à l'université Hindoue de Bénarès. André Scrima quitte la Roumanie en novembre 1956, en vue de se rendre en Inde, par un périple qui le mène d'abord à Genève, Paris, le Mont Athos et Beyrouth. Il a des contacts et des échanges dans les milieux théologiques et monastiques occidentaux. C'est en décembre 1956, peu après son départ de la Roumanie, que tous les membres du groupe du Buisson Ardent sont arrêtés.

Arrivé en Inde au début de 1957, André Scrima élabore une thèse sur « L'Ultime selon la Védanta advaïta » et il écrit une grande étude sur « Le renouveau philocalique dans l'orthodoxie roumaine » (signé « Un Moine de l'Église roumaine », à l'instar du père Lev Gillet, « Un Moine de l'Église d'Orient »). Il fréquente les plus grands spirituels hindous et considère que l'hésychasme sera la clé d'un dialogue entre le christianisme et l'hindouisme.

À la fin de son séjour en Inde en 1959, André Scrima décide de ne pas rentrer en Roumanie en raison des difficultés rencontrées par ses amis du Buisson Ardent. Il se fixe alors au Liban, centre d'un renouveau spirituel dans le cadre du Patriarcat d'Antioche, auquel participe activement le père Lev Gillet, le « Moine de l'Église d'Orient ». Scrima est ordonné prêtre au Liban et il devient le père spirituel d'une jeune communauté, le monastère Saint-Georges à Deir-el-Harf; il y restera attaché tout le reste de sa vie. Il enseigne aux universités de Saint-Joseph et du Saint-Esprit au Liban et il collabore avec de grands théologiens orthodoxes présents au Liban, le père Lev Gillet, le père, puis évêque et métropolite Georges Khodr, et le fin et profond théologien grec-catholique Jean Corbon.

En 1961, il rencontre le patriarche Athénagoras I^{er}, qui fait de lui son représentant au Concile Vatican II, où certaines formulations décisives lui sont dues. Après la clôture du concile, il devient un intermédiaire privilégié entre Paul VI et Athénagoras I^{er}; il est présent auprès du patriarche lors de la fameuse rencontre de janvier 1964 avec Paul VI à Jérusalem et à Constantinople, travaillant sur le texte qui abolit les anathèmes de 1054.

En même temps, le père André Scrima déploie une intense activité d'enseignement et de participation dans les milieux religieux et laïques en Europe et aux États-Unis. Après la « chute du mur », André Scrima rentre en Roumanie en 1992. Il y exerce une influence discrète mais efficace, rencontre le patriarche, joue un rôle d'inspiration spirituelle dans le « New Europe College », un institut d'études avancées fondé en 1994. Gravement malade du cœur, il renonce à une opération problématique et meurt en août 2000 à Bucarest. Son corps repose dans le cimetière de l'île Saint-Nicolas, près du monastère de Cernica.

Exilé volontaire pendant une trentaine d'années, le père André Scrima fut un exemple d'une nouvelle forme de monachisme, le « monachisme dans le monde », le « désert dans la cité »; lui-même se voyait comme un « pèlerin » et un « étranger », à la suite du moine Jean l'Étranger, son premier père spirituel. L'appel du Christ, l'universalité de la vocation du chrétien, ne connaît plus

de frontières; c'est le sens spirituel de la «mondialisation» de la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle. Héritier de la tradition hésychaste multiséculaire de la Roumanie, le père André Scrima fut un précurseur et un puissant témoin du monachisme dans le monde.

Le dernier aspect de la « sainte Roumanie internationale » que nous souhaitons évoquer est la présence grandissante de l'Église orthodoxe roumaine à l'extérieur de la Roumanie. Depuis la chute du régime communiste, une émigration accrue de Roumains vers l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord s'est jointe aux communautés roumaines existantes en ces régions. Il s'en suit une expansion considérable de paroisses roumaines, notamment en France, en Allemagne, aux États-Unis et au Canada. La nomination de jeunes et dynamiques métropolitains à la tête des archevêchés d'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord a favorisé cette expansion et la consolidation des structures ecclésiales roumaines, paroisses, institutions et monastères. Fait nouveau pour l'Église orthodoxe roumaine: la présence au sein des archevêchés à l'extérieur de la Roumanie, notamment en France, plus discrètement en Amérique du Nord, de communautés paroissiales et monastiques composées largement et parfois même exclusivement de non-roumains, utilisant la langue locale comme langue liturgique, plutôt que le roumain. Cela présage non seulement une plus large inculturation des archevêchés «internationaux» de l'Église orthodoxe roumaine, comme c'est le cas d'autres juridictions orthodoxes, mais aussi un plus grand rayonnement de la tradition spirituelle roumaine dans le monde orthodoxe et partout dans le monde.

L'OUVERTURE DU CŒUR

Grand carrefour de peuples et de civilisations, terre de rencontre entre les mondes latin, grecque et slave, la Roumanie joue un rôle de charnière dans le christianisme. Souvent tenu à l'écart des grands courants intellectuels et historiques de l'Europe occidentale, la Roumanie a néanmoins eu un rôle capital dans la sauvegarde de la foi orthodoxe pendant les siècles noirs de l'oppression, surtout de la part de l'empire Ottoman, des Églises orthodoxes soumises aux musulmans dans les Balkans et au Moyen-Orient. Si les pays roumains ont pu jouer ce rôle, discret pour la plupart, mais efficace, c'est à cause de la profondeur de l'enracinement de la foi dans les mœurs du peuple et de ses dirigeants au cours des siècles. La modernisation, avec ses valeurs surtout matérielles, et l'interlude communiste d'une quarantaine d'années ont sans doute atténué l'ardeur de la foi et de la pratique religieuse de la «sainte Roumanie». Mais depuis la chute du régime communiste nous sommes témoins d'une résurgence de la foi en Roumanie, visible par la restauration d'anciennes églises et monastères abandonnés ou transformés à d'autres fins sous le régime communiste, la construction de nouvelles églises, l'accroissement de vocations monastiques et sacerdotales, l'ouverture de nouveaux monastères et skites, la publication de maints ouvrages religieux et spirituels. De grands hésychastes et pères spirituels tels que les starets Joanisse et Cléopas et saint Jean de Chozéba témoignent de la vitalité du monachisme traditionnel en Roumanie. Une forte émigration de Roumains vers des pays comme la France, l'Allemagne, les États-Unis et le Canada sert aussi à «internationaliser» l'Église orthodoxe roumaine. L'ouverture vers le monde extérieur de grands théologiens et spirituels tels que les pères Dumitru Staniloae et André Scrima révèlent toute la richesse des siècles d'évolution spirituelle du peuple roumain. À l'heure où la Roumanie s'apprête à entrer dans l'Union européenne, cette présence roumaine dans le monde entier constitue un enrichissement non seulement au sein de l'Église orthodoxe, mais de la chrétienté tout entière.

En terminant, nous aimerions citer le père André Scrima, qui en quelques mots a su caractériser le génie de l'orthodoxie roumaine:

L'orthodoxie roumaine a souvent connu la joie d'accueillir, d'abriter, de servir les membres de la famille orthodoxe, d'y entretenir un esprit de dialogue et d'unité. Elle en a, certes, tiré aussi son profit, ne fût-ce que l'occasion d'exercer et d'éduquer son génie propre: discrétion et sens de la mesure dans la vie spirituelle, générosité et ouverture du cœur dans le dialogue, volonté de synthèse et respect des valeurs universelles.

—

Article paru dans «LUMIERE DU THABOR» n° 27

Hameau de Kerbanalec, 95 rue de Béniguet, La Trinité 29 280 PLOUZANE - 02 98 45 32 91